

Franckesche Stiftungen zu Halle

La Partie Des Chasse De Henri IV.

Collé, Charles

A Vienne, MDCCLXVIII.

VD18 12826413

Acte II.

Nutzungsbedingungen

Die Digitalisate des Francke-Portals sind urheberrechtlich geschützt. Sie dürfen für wissenschaftliche und private Zwecke heruntergeladen und ausgedruckt werden. Vorhandene Herkunftsbezeichnungen dürfen dabei nicht entfernt werden.

Eine kommerzielle oder institutionelle Nutzung oder Veröffentlichung dieser Inhalte ist ohne vorheriges schriftliches Einverständnis des Studienzentrums August Hermann Francke der Franckeschen Stiftungen nicht gestattet, das ggf. auf weitere Institutionen als Rechteinhaber verweist. Für die Veröffentlichung der Digitalisate können gemäß der Gebührenordnung der Franckeschen Stiftungen Entgelte erhoben werden.

Zur Erteilung einer Veröffentlichungsgenehmigung wenden Sie sich bitte an die Leiterin des Studienzentrums, Frau Dr. Britta Klosterberg, Franckeplatz 1, Haus 22-24, 06110 Halle (studienzentrum@francke-halle.de)

Terms of use

All digital documents of the Francke-Portal are protected by copyright. They may be downloaded and printed only for non-commercial educational, research and private purposes. Attached provenance marks may not be removed.

Commercial or institutional use or publication of these digital documents in printed or digital form is not allowed without obtaining prior written permission by the Study Center August Hermann Francke of the Francke Foundations which can refer to other institutions as right holders. If digital documents are published, the Study Center is entitled to charge a fee in accordance with the scale of charges of the Francke Foundations.

For reproduction requests and permissions, please contact the head of the Study Center, Frau Dr. Britta Klosterberg, Franckeplatz 1, Haus 22-24, 06110 Halle (studienzentrum@francke-halle.de)

[urn:nbn:de:obv:ha33-1-219290](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:obv:ha33-1-219290)

ACTE II.

Le Théâtre représente l'entrée de la Forêt de Senart, du côté de Lieurfain.

SCENE PREMIERE.

LUCAS, CATAU, habillés en Payfans du tems de Henri IV.

L'on entend un Cor de Chasse dans l'éloignement.

LUCAS.

Parguenne, Mamselle Catau, entendais-vous ces corneux-là? Encore un coup, v'nais-vous en voir la Chasse avec moi; all-n'est pas loin d'ici; allons du côté que j'entendons les Cors.

CATAU.

Oh! Lucas, je n'ons pas le tems; faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame! c'est que ça n'arrive pas tous les jours au moins, que la chasse vienne jusqu'à Lieurfain! j'y verrons peut-être notre bon Roi Henri.

CATAU.

Vraiment, j'aurions ben envie de l'voir; car je ne l'connoissons pas pu qu' toi, Lucas; mais, il se fait tard, ma mere m'attend: faut que je

l'y aide à faire le souper. Mon frere Richard arrive ce soir.

LUCAS.

Quoi! Monsieur Richard arrive ce soir! queu plaisir! queu joie! j'asperons qu'il déterminera à mon mariage avec vous, Monsieur Michau votre pere, qui barguigne toujours.... Mais morguene, c'est bian mal à vous de ne m'avoir pas déjà dit ste nouvelle-là!

CATAU.

Est-ce que j'ai pû vous la dire pus tôt donc? je viens de l'apprenre tout à stheure.

LUCAS.

Eh bian falloit me la dire tout de suite.

CATAU.

Queu raison! est-ce que je pouvois vous dire ça paravant que de vous avoir rencontré?

LUCAS.

Bon! vous pensiais bian à me rencontrer tant seulement! vous ne pensiais qu'à courir après la chasse. Est-ce-là de l'amiquié donc? quand on a une bonne nouvelle à apprendre à queuqu'un?

CATAU.

Mais, voyez-donc queue querelle il me fait, pendant que je n'ai voulu voir la Chasse, que parce que je sçavois ben que je l'rencontrerions en chemin, ce bijou-là!.... Allez, vous êtes un ingrat.

LUCAS *d'un air tendre.*

Eh! pardon, Mamselle Catau! c'est que j'ignorions tout ça, nous.... dame! voyais-vous c'est que j'vous aimons tant, tant, tant.

CATAU.

Eh pardi ! je vous aimons ben auffi , nous ,
 Monfieu Lucas ; mais je n'vous grondons pas que
 vous ne l'méritais.

LUCAS *en riant.*

Oh ! tatigué ! vous me grondais bian queuque
 fois fans que je l'méritions ! par exemple , hier
 encore, devant Monsieur & Madame Michau, ne
 me grondites-vous pas d'importance , à propos
 de fte dévergondée d'Agathe, qui a pris fa volée
 avec ce jeune Seigneur ? Dirais-vous encore que
 j'avions tort ?

CATAU, *d'un air mutin.*

Oui , fans doute , je le dirai encore. Je ne
 fçauois croire, moi, qu'Agathe s'en foit en-al-
 lée exprès avec ce Monsieur ; c'est une fille fi
 raisonnable, elle aimoit tant mon frere Richard !
 Allais, allais, il y a queuque chose à cela que je
 n'comprenons pas.

LUCAS, *en se moquant.*

Oh ! jarnigoi, je l'comprends bian moi.

CATAU.

Oh ! tien : Lucas, ne renouvelons pas fte
 querelle là , car je te gronderions encore , si j'a-
 vions le tems. Mais j'ons affaire. Adieu, Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante.

CATAU, *lui jettant son bouquet au nez.*

Méchante ; tien vla pour t'apprenre à parler.



SCENE II.

LUCAS *seul.*

Attendais donc, attendais donc. La petite espiègle ! elle est déjà bien loin.... C'est gentil pourtant, ça ; la façon dont all' me baille son bouquet, en faisant semblant de me l'jetter au nez ! ça est tout-à fait agriable ! *Ramassant le bouquet, & appercevant Agathe en se relevant.* Mais, que vois-je ? 'ons-je la barlue ! avec tous ces biaux ajustorions là, c'est Mamselle Agathe, Dieu me pardonne !

SCENE III.

LUCAS, AGATHE, *habillée comme une Bourgeoise étoffée du tems de Henri IV. en vertugadin, en grand collet monté en dentelles fort empesées, & coëffée en dentelles noires.*

AGATHE.

C'est moi-même, mon cher Lucas ; de grace écoute-moi, un moment....

LUCAS, *l'interrompant.*

Tatigué, comm' vous vla brave, Mamselle Agathe ! vous vla vêtue comme une Princesse !

C

vous arrivais donc de Paris?... de la Cour?... faut qu'vous y ayez fait une belle fortune, depuis six semaines qu'ous êtes disparue de Lieurfain? Monsieur Jérôme vôt pere, qu'est l'pûs p'tit Fermier de ce canton, n'a pas dû vous reconnoître..... Allais, vous devriez mourir de pure honte!

AGATHE, *d'un air triste.*

Hélas! les apparences sont contre moi; mais je ne suis point coupable: le Marquis de Conchiny m'a fait enlever malgré moi, & m'a fait conduire à Paris; ce cruel m'a tenue six semaines dans une espece de prison... ma vertu, mon courage, & mon désespoir, m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains: je me suis échappée, j'arrive à l'instant, & t'ayant apperçu d'abord, & ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le tems de quitter ces habits qu'on m'avoit forcée de prendre, & qui paroissent déposer contre mon honneur.

LUCAS, *d'un air moqueur.*

Déposer contre mon honneur! les biaux termes! comme ça est bian dit! vla c'que c'est que d'avoir demeuré, depuis vôt enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans, cheux ste signora Léonor Galigai, là ouisque le Marquis de Conchiny est devenu vot' amoureux. Dame! d'avoir été élevée cheux ces grands Seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eune jeune fille, ça! ça vous a appris à bian parler, & à mal agir.... Mais parce qu'ous avais de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous? crayais-vous que

je vous crairons ? tarare ! comm'je fis la dupe de
ste belle loquence là !

AGATHE.

Mais, si tu veux bien, mon ami...

LUCAS, *l'interrompant.*

Moi, vôt ami ! après c'qu'ous avais fait !
l'ami d'eune perfide qui trahit Monsieur Richard,
à qui alle assure qu'all' l'aime ; & qui, par après,
le plante là, pour eun Seigneur qu'all' ne peut
épouser !... à qui all' vend son honneur pour avoir
de biaux habits, & n'être pùs vêtue en paysanne !
Moi, l'ami d'eune criature comm'ça !... si,
morgué ! ignia non pùs d'amiquié pour vous, dans
mon cœur, qui gni en a sur ma main, voyais-
vous.

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'est plus faux
que...

LUCAS, *l'interrompant.*

Rian n'est pus vrai... Et ça est indigne à vous,
d'avoir mis comm'ça le trouble dans not Village...
d'avoir arrêté tout court nos mariages !... J'étois
prét d'apouser ; moi, Mamselle Catau, la sœur
de Monsieur Richard ; Monsieur Michau, son
pere, à elle, & à lui... Monsieur Michau, qu'est
le pùs riche Meünier de ce Royaume, vous au-
roit mariée vous-même à Monsieur Richard son
fils, qu'est un garçon d'esprit... qu'a fait ses
études à Melun, qui parle comme un livre, de
même que vous ; ... qui sçait le latin ; & qui à
cause de ça, & de dépit de ce que vous l'avais
abandonné, va, se dit-il, se précipiter dans l'E-

36 LA PARTIE DE CHASSE.

glise ; à celle fin de devenir par après not' Curé.

AGATHE.

Puisque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, si Richard est ici.

LUCAS.

Non, il n'y est pas ; il n'y sera que ce soir. Na-t'il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, Mamselle, à celle fin de demander justice à not' bon Roi, qui ne la refuse pas pûs aux Petits, qu'aux Grands.

AGATHE, à part en soupirant.

Que je suis malheureuse ! Comment me justifier ?... *haut.* Sans que je puisse m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conserver de soupçons odieux.

LUCAS.

Il auroit un gros tort d'en conserver, oui !... Bon ! vous larmoyez ! eh ouiche ! Toutes ces pleurs de femmes là font de vraies attrapes minettes.

AGATHE.

Hélas ! je te pardonne de ne me pas croire sincère ; mais si ce n'est pas pour moi ; du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un service, qu'en t'apercevant au commencement de la forêt, je suis venue te demander ici.... C'est pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, queuqu'c'est, Mamselle ?

AGATHE, très-affectueusement.

C'est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant, s'il est possible... De grace, rends-lui cette lettre, (*Elle lui présente une Let.*

tre,) que je lui écrivois à tout hazard , & que l'occasion que je trouvai sur le champ de me fauver, ne m'a pas même laissé le tems d'achever... donne-la lui donc; prends-moi en pitié, & ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

LUCAS, *attendri, & se retenant,*

Baillez-moi s^{te} lettre , la belle Pleureuse ; je la l'y rendrons. Vous m'avais attendri ; mais ne pensais pas pour ça m'avoir fait donner dans le panniau, non.... Non palfangué ; je l'y parlerons contre vous, je vous en pervenons d'avance;... Je n'voulons pas que not'ami Richard , & qui sera biantôt not'biau frere , achetient chat en poche, entendais-vous ?

AGATHE.

Vas, ce n'est pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence ; c'est mon amant , c'est son pere , aux pieds desquels je suis résolue de m'aller jeter , pour leur jurer que je ne suis point coupable. Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui; je vous avertirons. Allais, allais, je vous le promettons.

SCENE IV.

LUCAS *seul, & mettant la lettre dans sa poche.*

Comme ces femelles aviont les larmes à commandement ! ça pleure quand ça vetu déjà &

d'un, ... & pis, quand s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shistoires, d'shistoires... qui n'ont ni pere ni mere: & presque toujours, nous autes hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j'finissons toujours par gober ça; je somme'assez benais pour ça.

On baisse ici les lampes.

Et dalieure, ste petite mijaurée là, qui par son équipée m'a reculé, a moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout not' cœur! C'est-il pas endévant ça! ... Mais l'ami Richard devroit être arrivé; car le jour commence à tomber un tantinet. Eh mais, c'est l'y-même!

SCENE V.

RICHARD, LUCAS,

LUCAS, *courant l'enbrasser.*

Pardi, Monsieur Richard, que je nous embrassions! encore... morgué, encore. Je n'me sens pas d'aïse, mon ami!

RICHARD.

Ah, mon cher Lucas! j'ai plus besoin de ton amitié que jamais, mon malheur est sans ressource.

LUCAS.

J'nous en équions toujours bian douté. Mais comment ça, donc?

RICHARD.

Comment? tu as vu que j'étois parti pour Paris, dans le dessein de m'aller jeter aux pieds

de Sa Majesté ; mais ce malheureux Marquis de Conchiny qui a sçu mon projet , sans doute par ses espions , dont je me suis bien apperçu que j'étois suivi , m'a fait dire qu'il me feroit arrêter si je restois à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat !

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont déterminé à revenir ; c'est une lettre , qu'après cela , j'ai reçue d'Agathe. La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS.

All' vous avoit déjà écrit ?

RICHARD, *très-vivement.*

Oui, Lucas; elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus, elle! ... elle! ... Ah! sans doute, cet infâme séducteur, soit par force, soit par adresse, est parvenu à s'en faire aimer lui-même! ... Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil Seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi! elle l'aime, vrai?

RICHARD, *avec transport.*

Oui, elle l'aime; elle ne m'aime plus; ma rage Mais calmons ces transports qui ne font qu'irriter mes maux; oublions la Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh! vous ferez très-bien. Elle est ici suspendue.

RICHARD, *très-vivement.*

Elle est ici! elle est ici!

C 4

40 LA PARTIE DE CHASSE

LUCAS.

Oui, alle est ici de tout à stheure. Ell' m'est déjà venu mentir sur tout ça, la petite fourbe... Et pour se justifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune lettre, que j'ons là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi! tu as une lettre d'elle, & pour moi? Donne donc vite, donne donc.

LUCAS *lui montrant la lettre sans la donner.*

Tenais, la vlà; mais croyais-moi, déchirons-la sans la lire; ignia que des fauffetés là dedans,

RICHARCD, *la lui arrachant.*

Eh! donne toujours... Quelle est ma foiblesse! Tu as raison, Lucas; je ne devrois pas la lire. Mon plus grand tourment est de sentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'est bian adoré à vous! Mais lisais donc tout haut que je voyons c'qu'a chante.

RICHARD, *lisant la lettre, d'une voix altérée*
& le cœur palpitant

Très-volontiers. (*Il lit.*) " Le Lundi, à six heures du matin. N'ajoutez cucune foi, mon cher Richard, à l'affreuse lettre que vous avez sans doute regue de moi; c'est le Valet de Chambre du Marquis de Conchiny, ce vilain Fabricio, qui m'a forcée de vous l'écrire, en m'apprenant que vous étiez à Paris, & que son Maître étoit déterminé à se porter contre vous aux dernières violences, si j' ne vous l'écrivois pas. Il m'a promis en même-tems que pour prix de ma complai-

37 sance, l'on m'accorderoit plus de liberté. Ce der-
 38 nier article m'a décidée; car si l'on me tient pa-
 39 role, je compte employer cette liberté à me sauver
 40 d'ici; nul danger ne m'effrayera; je crains moins
 41 la mort, que de cesser d'être digne de vous. Je
 42 vous écris cette lettre sans savoir par où ni par
 43 qui je puis vous la faire tenir; c'est un bonheur
 44 que je n'attends que du ciel qui doit protéger l'inno-
 45 cence. Je vous aime toujours. je n'aimerai jamais que...
 46 Mais j'appergois que la petite porte du jardin est
 47 ouverte. . . ma fenêtre n'est pas bien haute, . . .
 48 avec mes draps je pourrai. . . J'y vole.

Ah, Ciel! elle sera descendue par sa fenê-
tre! Eh! si elle s'étoit blessée, Lucas!

LUCAS, d'un air railleur.

Blessée! eh! je venons de la voir. Vous
donnais donc comme un gniais dans toute stécrit-
ture là, vous?

RICHARD.

Comment, que veux-tu dire?

LUCAS.

Tatigué! qu'alle a d'genie ste fille là! la bel-
le lettre! queu stile! comm'ça est en même-tems
magnifique & perfide!

RICHARD.

Quoi, Lucas, tu pourrois penser qu'elle me
trompe, qu'elle me trahit, qu'elle pousseroit la
perfidie jusqu'à. . .

LUCAS, l'interrompant.

Oui, morgué, je l'croyons de reste. Ce Mar-
quis, & elle, ils auront arrangé ste lettre là en-

seulement, & par exprès, pour qu'ous en so-
yais le Claude.

RICHARD.

Non, elle n'est point capable d'une telle hor-
reur, & toi-même. . .

LUCAS, *l'interrompant.*

Et moi-même. . . Je vous disons que c'est
sûrement là un tour de ce Marquis. Il n'en veut pus,
il la renvoie à son Village.

RICHARD.

Comment! malheureux! tu t'obstines à vouloir
qu'une fille comme Agathe. . .

LUCAS.

Malheureux! Oh! point d'injures not' ami!
Mais tenais: quand je n'nous y obstinerions pas. . .
là, posez qu'all' soit innocente; . . . après avoir
été fix semaines cheux ce Seigneur, qu'est-ce qui
le croira? faut qu'all' le prouve, paravant que
vous pissiez la revoir avec honneur. Voudrais-
vous en la revoyant sans qu'all' soit justifiée, cou-
rir les risques de vous laisser encore ensorceler par
elle? & qu'all' vous conduise à l'épouser? c'est
ce qui arriveroit da, & ce qui seroit biau, n'est-
ce pas?

RICHARD, *très-tristement.*

Oui, tu as raison, Lucas; je ne dois pas
m'exposer à la voir, je sens trop bien la pente
que j'ai à me faire illusion. Mais, allons chez toi,
mon cher ami; j'y veux passer une heure ou deux,
pour calmer mes sens, & me remettre un peu.

On baïsse les lampes tout-à fait.

Tendrement. Ne portons point chez mon pere, & au sein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

LUCAS.

Oui, v'nais-vous en cheux nous; aussi bian vla la nuit close; & ste forêt, comme vous sçavais, n'est pas sûre à ces heures-ci; ignia tant de Braconniers & de Voleurs, c'est tout un. . . . Tenais, tenais, il me semble que j'en entends déjà queuques-uns dans ces taillis.

RICHARD, *en soupirant.*

Oui, allons, mon ami. Nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma sœur Catau; & puis-que le mien ne peut pas se faire, je veux presser mon pere de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur, ce seroit un chagrin de plus pour moi. *Ils se retirent.*

S C E N E VI.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *arrivant dans l'obscurité, & en tâtonnant.*

Nous avons manqué nos Relais, Monsieur le Duc, cela est cruel!

44 LA PARTIE DE CHASSE

Le Duc de BELLEGARDE.

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchiny, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas. Comme la nuit est noire!

Le Marquis de CONCHINY.

L'on n'y voit point du tout; j'ai même de la peine à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin....

Le Duc de BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Un chemin du diable!.... Quel Cerf! il s'est fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailly; il passe ensuite la rivière; nous fait traverser la Forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures; & il nous conduit enfin bien avant dans Senart, où nous sommes....

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Sans savoir où nous sommes. Mais, j'entends marcher;.... quelqu'un vient à nous.

SCENE VII.

Le Duc de SULLY, *arrive en tâtonnant, & saisit le bras du Duc de Bellegarde.*

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Duc de SULLY.

Ah, Sire, seroit-ce vous! Est-ce vous, Sire!

Le Duc de BELLEGARDE.

C'est la voix de Monsieur de Rosny, & son cœur; car il n'est occupé que de son Roi.

Le Duc de SULLY.

C'est moi-même... Eh! c'est vous, Duc de Bellegarde! Etes-vous seul ici? savez-vous où est le Roi? a-t-il quelqu'un avec lui?

Le Duc de BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé; il n'étoit point avec le gros de la Chasse quand je l'ai perdu; & pour moi, je suis ici, uniquement, avec le Marquis de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY.

Avec votre serviteur, Duc de Sully. Mais vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval?

Le Duc de SULLY.

Je l'ai donné à un malheureux Valet qui s'est cassé la jambe devant moi. Mais dites-moi donc, Messieurs, en quel endroit de la Forêt nous trouvons-nous ici?

Le Marquis de CONCHINY.

Ma foi, nous y sommes égarés; voilà tout ce que nous savons.

Le Duc de BELLEGARDE.

Cela est agréable!.... & sur-tout pour un galant Chevalier comme moi, qui devoit, ce soir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes; soit dit entre nous, sans vanité & sans indiscretion, Messieurs.

Le Duc de SULLY, *d'un air brusque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête! je pense au Roi, moi. Il n'aura

46 LA PARTIE DE CHASSE

peut-être été suivi de personne; la nuit est sombre, je crains qu'il ne lui arrive quelque accident. Le Marquis de CONCHINY, *d'un air indifférent.*

Bon! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive?

Le Duc de SULLY, *vivement.*

Eh! quoi, Monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un Braconnier? par quelque Voleur? Que fais-je, moi!.... (*avec colere.*) En vérité le Roi devrait bien nous épargner les alarmes où il nous met pour lui! Quel diable! ne devrait-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étoient peut être nécessaires dans le tems; & cet homme-là ne fauroit-il se tenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles!

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton léger.*

Eh mais, mais, mon cher Sully, vous mettez les choses au pis. J'aime le Roi autant que vous l'aimez, &...

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air indifférent.*

Et moi aussi, assurément.... Mais, par ma foi, c'est vouloir s'inquiéter à plaisir que de...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant brusquement.*

Vive Dieu! Messieurs, nous avons donc une façon d'aimer le Roi tout-à-fait différente... Car, moi, je vous jure que dans ce moment-ci, je ne suis nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi; je ne suis point aussi tranquille que vous l'êtes.

SCENE VIII.

Un PAYSAN ayant sur le dos une charge de bois.

Le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le PAYSAN, chantant sur l'air des Forgerons de Cythere.

*Je suis un Bucheron
Qui travaille & qui chante....*

Le Duc de SULLY, arrêtant le Paysan.

Qui va là? qui es-tu?

Le PAYSAN, jettant son bois de frayeur, & tombant aux genoux de M. de Sully.

Miséricorde! Messieurs les Voleurs, ne me tuez pas.... Mon cher Monsieur, si vous êtes leux Capitaine, ordonnais-leux qu'ils me laissent la vie.... la vie, Monsieur le Capitaine, la vie! Vla quatre Patards & trois Carolus, c'est tout c'que j'avons.

Le Marquis de CONCHINY.

Vous! Capitaine des Voleurs, mon cher Sur-Intendant! Cela est piquant au moins, mais très-piquant!

Le Duc de SULLY, d'un ton sévère.

C'est plaisanter bien à propos, & bien légèrement, Monsieur!

Le Duc de BELLEGARDE, au Paysan.

Leve-toi, mon bon-homme, leve-toi; nous ne sommes point des Voleurs, mais des

48 *LA PARTIE DE CHASSE*

Chasseurs égarés, qui te prions de nous conduire
au plus prochain Village.

Le PAYSAN.

Eh! parguenne, Messieurs, vous n'êtes qu'à
une portée de fusil de Lieurfain,

Le Duc de SULLY.

De Lieurfain, dis tu?

Le PAYSAN.

Oui, Monsieur, & v'navais qu'à me suivre.

Le Duc de BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce soit si près; car nous
sommes excédés de lassitude.

Le Marquis de CONCHINY.

Et nous mourons de faim. Dis-moi, l'ami:
trouverons-nous là de quoi?

Le PAYSAN, *l'interrompant.*

Oh oui, car je vous vous mener cheux le
Garde-Chasse de ce canton; vous y trouverais
des lapins par centaine; car ces gens-là ils man-
giont les lapins, eux; & les lapins nous man-
giont, nous.

Le Duc de SULLY, *donnant de l'argent au
Payfan.*

Tiens, mon enfant, voilà un Henri; con-
duis-nous.

Le Duc de BELLEGARDE, *lui en donnant aussi.*

Tiens, mon pauvre garçon.

Le Marquis de CONCHINY, *lui en donnant de
même.*

Tiens encore. Eh bien? nous crois-tu tou-
jours des Voleurs?

Le

Le PAYSAN.

Au contraire, & grand merci, mes bons Seigneurs. Suivais-moi. Dame! si je vous ons pris pour des Voleurs, c'est que ste Forêt-ci en fourmille; car depis nos guerres civiles, biau-coup de Ligueux avont pris ste profession là.

Le Duc de SULLY.

Allons, allons; conduis-nous, & marche le premier.

Le PAYSAN.

Venais, venais par ce petit sentier, - par-ilà, par-ilà.

Le Duc de SULLY, *faisant passer les autres, dit en s'en allant.*

Je suis toujours inquiet du Roi, il ne me fort point de l'esprit. (*Il sort le dernier.*)

SCENE IX.

HENRI IV. *arrive en tâtonnant.*

Où vais-je? ... où suis-je? ... où cela me conduit-il? ... Ventresaintgris! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette Forêt. Arrêtons-nous un moment & voyons... Parbleu! je vois... que je n'y vois rien; il fait une obscurité de tous les diables! *Tâtant le sol avec son pied.* Ceci n'est point un chemin battu, ce n'est point une route, je suis en plein bois. Allons, je suis égaré tout de bon; c'est ma faute aussi; je me suis laissé emporter trop

D

loin de ma Suite, & l'on fera en peine de moi, c'est tout ce qui me chagrine; car du reste, le malheur d'être égaré n'est pas bien grand. Prenons notre parti cependant... reposons-nous, car je suis d'une lassitude... Je suis rendu. (*Il s'assied au pied d'un arbre.*) Oh, oh! cette place-ci n'est pas trop désagréable; eh mais, là, l'on n'y passeroit pas mal la nuit; ce coucher-ci n'est pas trop dur; j'en ai parbleu trouvé, par fois, de plus mauvais... (*Il se couche, & se remet tout de suite à son séant.*) Si ce pauvre diable de Duc de Sully, qui ne vient à la chasse que par complaisance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y suivre, s'est par malheur égaré comme moi, oh! je suis perdu, ... je suis perdu; & ce seroit encore bien pis si j'étois obligé de passer la nuit dans la Forêt, il me feroit un train... il me feroit un train, ... je n'aurois qu'à bien me tenir!... Il me semble que je l'entends, qui me dit avec son air austère: j'adore Dieu, Sire, vous avez beau rire de tout cela, je ne vois rien de plaissant, moi, à faire mourir d'inquiétude tous vos Serviteurs... Si je pouvois cependant reposer, & m'endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d'ici. Essayons...

Il paroît reposer un instant, on tire un coup de fusil, il s'éveille, & se relève en mettant la main sur la garde de son épée.

Il y a ici quelques Voleurs, tenons-nous sur nos gardes.

SCENE X.

Deux BRACONNIERS , HENRI IV.

I. BRACONNIER , *sortant de la coulisse , &
voyant son camarade tirer en paroissant.*

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas?

II. BRACONNIER.

Oui, c'est une Biche. Il me semble l'avoir entendue tomber.

HENRI , *allant vers le fond du Théâtre.*

Ce sont des Braconniers, je vois cela à leur entretien.

I. BRACONNIER.

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

II. BRACONNIER.

Tu rêves creux, je n'ai point parlé.

I. BRACONNIER.

Si ce n'est pas toi qui a parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette; je me sauve, moi.

II. BRACONNIER.

Parguenne, & moi je m'enfuis.

HENRI , *les appelant.*

Eh! Messieurs! . . . Messieurs! . . . Bon! ils sont déjà bien loin . . . ils auroient pu me tirer d'ici: & me voilà tout aussi avancé que je l'étois.



SCENE XI

HENRI IV. MICHAU, *ayant deux pistolets à sa ceinture, & une lanterne sourde à la main.*

MICHAU, *saisissant Henri par le bras.*

AH ! j' tenons le coquin qui vient de tirer sur les Cerfs de notre bon Roi ! Qu'êtes-vous ? allons, qu'êtes-vous ?

HENRI, *hésitant.*

Je suis, je suis... (*à part, & se boutonant pour cacher son Cordon bleu*) Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin, répondais donc, qu'êtes-vous ?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne suis point un Coquin.

MICHAU.

M'est avis que vous ne valient guere mieux ; car vous ne répondais pas net. Qu'est-ce qu'a tiré le coup de fusil que je venons d'entendre.

HENRI.

Ce n'est pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je ments... je ments ? ... *à part.* Il me semble bien étrange de m'entendre parler de la sorte... *haut.* Je ne ments point ; mais...

MICHAU.

Mais... mais... mais je ne fons pas obligé de vous craire. Quel est vot' nom?

HENRI, *en riant.*

Mon nom, ... mon nom?

MICHAU.

Vot' nom, oui, vot' nom. N'avous pas de nom? D'où venient vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, *à part.*

Il est pressant... *haut.* Mais voilà des questions... des questions...

MICHAU, *l'interrompant.*

Qui vous embarrassent, je voyons ça! Si vous étiais un honnête homme, vous ne tortilliez pas tant pour y répondre. Mais c'est qu'vous ne l'êtes pas;... & dans ce cas là, qu'on me suive cheux le Garde-Chasse de c'canton.

HENRI.

Vous suivre! eh! de quel droit? de quelle autorité?

MICHAU.

De queu droit? du droit que j'nous arrogeons, tous tant que nous sommes de Paysans ici, de garder les plaisirs de not' Maître.... Dame c'est que, voyais-vous, d'inclination, par amiquié pour not' bon Roi, tous l'shabitans d'ici l'y sarviont de Garde-Chasses, sans être payés pour ça, afin que vous ell' sachiez.

HENRI, *à part, & d'un ton très-attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même! ma foi, c'est une sorte de plaisir que je ne connoissois pas encore!

D 3

MICHAU.

Queuque vous marmotais là tout bas ? Allons, allons, qu'on me suive.

HENRI, *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien ; mais auparavant voudriez-vous bien m'entendre ? me ferez-vous cette grace-là ?

MICHAU, *d'un ton badin.*

C'est, je crois, pus qu'ous n'meritais. Mais, voyons ce qu'ous avais à dire pour vot' défense ?

HENRI, *toujours du ton badin.*

Je vous représenterai bien humblement, Monsieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au Roi ; & que, quoique je sois un des plus minces Officiers de Sa Majesté, je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu'on lui fasse tort. J'ai suivi le Roi à la chasse ; le Cerf nous a mené de la forêt de Fontainebleau jusqu'en celle-ci ; je me suis perdu, &...

MICHAU, *l'interrompant.*

De Fontainebleau, le Cerf vous mener à Lieurfain ! ça n'est guere vraisemblable.

HENRI, *à part.*

Ah, ah ! je suis à Lieurfain !

MICHAU.

Ca se peut pourtant. Mais pourquoi avous quitté, avous abandonné not' cher Roi à la chasse ? ça est indigne, ça !

HENRI.

Hélas ! mon enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

MICHAU.

Falloit le suivre à pied, morgué. S'il y arrive
queuqu' accident, vous m'en répondrais déjà.
Mais, tenais, j'ons bien de la peine à craire...
Là, dites-moi là, dites-vous vrai?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne ments
jamais.

MICHAU,

Queu chien de conte! ça vit à la Cour, & ça
ne ment jamais! eh! c'est mentir, ça.

HENRI, *légerement*.

Eh bien, Monsieur l'incrédule, donnez-moi
retraite chez vous, & je vous convaincrai que je
dis la vérité. Pour commencer, voici d'abord
une piece d'or, & demain je vous promets de vous
payer mon gîte, au delà même de vos-souhais.

MICHAU.

Oh, tatigué! je voyons à présent qu'vous
dites vrai; vous êtes de la Cour. Vous baillais
eune bagatelle aujourd'hui, & vous faisient pour
le lendemain de grandes promesses, que vous
n'quienrais pas.

HENRI, *à part*.

Il a de l'esprit.

MICHAU.

Mais, appernais que je n'fis pas Courtisan,
moi; que je m'appelle Michel Richard, ou plu-
tôt, qu'on me nomme Michau; & j'aime mieux
ça, parce que ça est plus court; que je fis Meû-
nier de ma profession; que je n'ons que faire de
vot' argent; que je sons riche.

D 4

36 LA PARTIE DE CHASSE

HENRI.

Tu me paroïs un bon compagnon ; & je serai charmé de lier connoissance avec toi.

MICHAU, *fronçant le sourcil.*

Tu me paroïs !... avec toi !... Eh mais, v's'êtes familier, Monsieur le mince Officier du Roi ! eh mais, j'vous valons bian, peut-être ! Morgué, ne m'tutayais pas, j'naimons pas ça.

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah ! mille excuses, Monsieur ! bien des pardons...

MICHAU, *l'interrompant.*

Eh non, ne gouaillais pas ; c'n'est point que je foyons fiar ; mais c'est que je n'admettons point de familiarité avec qui que ce soit, que paravant je n'faisons s'il le mérite, voyais-vous.

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur là ; je veux devenir votre ami, Monsieur Michau, & que nous nous tutayions quelque jour.

MICHAU, *lui frappant sur l'épaule.*

Oh ! quand je vous connoitrons, ça s'ra différent.

HENRI, *souriant.*

Oh oui, tout différent... Mais de grace, tirez-moi d'ici à présent.

MICHAU.

Très-volontiers ; & pis que vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi, que je sis bonhomme. Venez-vous-en cheux nous ; vous y verrais ma femme Margot, qui n'est pas encore si déchirée ; & ma fille Catau qui est jeune & jolie, elle.

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau est jolie ? elle est jolie , dites-vous ?

MICHAU.

Guiable ! comme vous pernaïs feu d'abord ! vous m'avez l'air d'un gaillard.

HENRI, *vivement.*

Mais, oui ; j'aime tout ce qui est joli , moi ; j'aime tout ce qui est joli.

MICHAU.

Eh oui , l'on vous en garde ! Oh mais, ne badinons pas : venez-vous-en tant seulement souper cheux moi. Mon fils arrive c'soir ; j'ons eune poitrine de viau en ragoût , eun cochon de lait , & un grand lièvre , en civet.

HENRI, *gaiement.*

Vous avez donc un lit à me donner ? mais sans découcher Mademoiselle Catau.

MICHAU.

Oh ! j'vous coucherons dans un lit qui est dans not' gregnier en haut , & qu'est au contraire fort éloigné de l'endroit où couche Catau , & ça , pour cause. Je vous aurions bien baillé le lit de not' fils s'il n'étoit pas revenu ; mais dame ; je voulons que not' enfant soit bian couché par preference.

HENRI, *toujours gaiement & avec bonté.*

Cela est trop juste. Pardieu , je serois fâché de le déranger ; & vous avez raison , cela est d'un bon pere.

MICHAU.

C'est qui sera las; c'est qui sera harassé, voyais-vous. Allons, allons; venais-vous-en Monsieur. Avez-vous faim?

HENRI, *vivement.*

Oh! une faim terrible.

MICHAU.

Et soif à l'avenant, n'est-ce pas?

HENRI.

La soif d'un Chasseur; c'est tout dire.

MICHAU.

Tant mieux, morgué! v'm' avais l'air d'un bon vivant. Buvez-vous sec?

HENRI, *gaiement.*

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme. Suivais-moi, je voyons que nous nous tutayerons bientôt à table. J'allons vous faire boire du vin que je faisons ici; il est excellent, quand ce seroit pour la bouche du Roi. Laisais faire, nous allons nous en taper.

HENRI,

Ventresaintgris, je ne demande pas mieux!

MICHAU.

Oh! pour le coup, je voyons bien q'vous n'avais pas menti, vous ét' Officier de not' bon Roi, car vous v'naissiez de dire son juron.

HENRI, *à part, en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous sommes; il me paroît plaissant de ne me point faire connoître.

Fin du Second Acte.